

LE
BIENHEUREUX GOBERT D'ASPREMONT.

I.

La maison d'Aspremont. — Origine et ancêtres de notre Bienheureux.

La maison d'Aspremont est une des plus anciennes et des plus nobles familles de l'Europe.

D'une manière certaine et historique elle remonte au moins à l'an 1050 ; selon une tradition très-vraisemblable, que corroborent des données historiques, son origine, en France, date des temps de Charles-Martel et de la bataille de Poitiers (732). Nous disons en France : en effet, d'après cette tradition, appuyée d'indications qui ont un caractère d'histoire, elle viendrait antérieurement d'Italie et se rattacherait à la maison d'Este.

Voici ce que nous lisons dans un chroniqueur contemporain, l'anonyme du VIII^e siècle, *Gesta Regum Francorum* (1).

« Eo tempore Pippinus febre valida correptus, defunctus est. Obtinuitque principatum sub supra scriptis regibus annos 27. Plectrudis quoque cum nepotibus suis, vel rege, cuncta gubernabat sub discreto regimine.

(1) DUCHESNE, *Historiæ francorum scriptores*. — MIGNÉ, *Patrologie*, tome 96^e, col. 1463.

« In illis diebus instigante diabolo Franci denuo in Cotia silva in Francos invicem irruunt ac se mutuo durissima cæde prosternunt. Theudoaldus autem per fugam elapsus, ereptus est. Fuit que illo tempore valida persecutio. Theudoaldo enim fugato, *Ragenfredum* in majorem domatum elegerunt. Qui commoto cum Rege exercitu, carbonariam silvam transeuntes, usque Mosam fluvium terras illas vastantes succenderunt. Cumque Radbodo duce gentili amicitias ferunt. Carolus his diebus cum captus a Plectrude femina sub custodia teneretur, auxiliante Domino vix evasit. »

Il résulte de ce texte que Ragenfrid, souvent appelé Rainfroy, fut élu Maire du Palais peu de temps après la mort de Pépin d'Herstal, et que les Francs se faisaient alors entr'eux une guerre acharnée. Ceci se passait en 714.

Le chroniqueur nous dit ensuite que, Dagobert étant mort après un règne de cinq ans (711-716), les Francs tirèrent du cloître Daniel, fils de Childéric II, qu'on avait rasé après la mort de son père (quarante ans auparavant), et l'opposèrent à Charles, sorti de prison. Ils lui donnèrent le nom de Chilpéric II.

Puis il raconte les diverses péripéties de la guerre entre Ragenfride et Chilpéric d'une part, et Charles-Martel de l'autre. Charles-Martel est finalement victorieux à *Vinciago* (Vinci près de Cambrai) (1), le 12 des calendes d'avril, en Carême, le dimanche de la Passion, xij Kal. April. in Quadragesima, 21 mars 717 (2). Le roi se retira en Aquitaine, et Ragenfride erra en Neustrie (3).

(1) Vinci n'est plus aujourd'hui qu'une ferme située sur le territoire de Crèvecœur, le village a disparu. Voir les explications données par M. MANNIER, dans ses *Études... sur le département du Nord*, p. 273.

(2) DOM CALMET, *Histoire de Lorraine*, met cette bataille au 19 mars.

(3) Les mêmes faits sont racontés par la *Chronique de Saint-Denis*, par la *Chronique de Saint-Bénigne de Dijon*, par HERMANN CONTRACT, par

Bientôt il eut un arrangement avec le vainqueur, et nous savons par d'autres historiens que Ragenfride, réfugié à Angers, redevint un grand personnage et conserva de très-importantes fonctions jusqu'à sa mort, que l'on place en 742. Le danger commun avait réuni depuis longtemps les frères ennemis, et la bataille de Poitiers, en écrasant les Musulmans sous les efforts de tous les chrétiens réunis, et sous le lourd marteau de Charles, avait, de tous ces rivaux, fait un seul peuple de vaillants défenseurs de la religion de Jésus-Christ (1).

A une date qui n'est point indiquée, mais évidemment antérieure à la bataille de Poitiers, un neveu de Ragenfride, nommé Sigefrid ou Sigisfrid, fils de son frère Aléonard d'Este, était venu de Rome, près de son oncle. C'était à la fois un fils de noble famille, disent les chroniques, et un vaillant guerrier. Il se distingua dans les combats auxquels il prit part sous Charles-Martel, et ce grand distributeur de fiefs lui donna, pour récompense, la terre d'Aspremont.

Ces récits sont corroborés par le témoignage parlant des

SIGEBERT DE GEMBLoux, la *Chronique de Centule*, la *Chronique de Verdun*, par sept vies de Saints contemporains, et constatés dans la *Disquisition* de DU FOUR DE LONGUERUE, comme on peut voir dans le tome III du *Recueil des Historiens des Gaules* de DOM BOUQUET. Il serait facile d'accumuler à ce sujet d'autres citations. Ragenfrid y est appelé Ragenfredas, Raganfredas, Rámfroy, Ragenfroy. La forme vraie et primitive doit être Ragenfrid.

(1) Voici ce que DOM CALMET, dans son *Histoire de Lorraine*, tome 1^{er}, dit de la situation de Rainfroy après la bataille de Vinci :

« Quant à Rainfroy, maire du palais de Chilpéric, il s'était sauvé à Angers, qui étoit une ville très bien fortifiée, et s'y étoit enfermé, attendant quelque occasion pour faire sa paix ou se retirer ailleurs. Il y demeura trois ou quatre ans, ayant pour lui un parti assez considérable dans la France : mais Charles l'ayant assiégé dans la ville (724), l'obligea à capituler et lui abandonna pour sa vie le comté d'Angers, sans lui ôter le duché d'Aquitaine, dont il jouit jusqu'à sa mort. »

armoiries primitives de la famille, qui sont identiques aux armoiries de l'illustre famille d'Este. De part et d'autre, en effet, c'est l'aigle d'argent sur champ d'azur. Les membres de la famille d'Aspremont qui habitent l'Autriche portent encore aujourd'hui ces armes, et les combinent avec les plus modernes, dont nous parlerons dans un instant (1).

Aspremont est situé dans le pays que l'on appela plus tard la Lorraine, au diocèse de Verdun (2). Aujourd'hui c'est un village du département de la Meuse, diocèse de Verdun, entre la Meuse et le Rupt-de-Mad, à 8 kilomètres à l'Est de Saint-Mihiel, arrondissement de Commercy.

« Le château d'Aspremont était situé au sommet d'une montagne isolée, au pied de laquelle était le village de Tigéville, nom auquel se substitua dans la suite celui d'Aspremont. Vers l'an 1050, les seigneurs d'Aspremont firent bâtir au pied de la montagne une église (3) sous le vocable de Notre-Dame, qu'ils donnèrent, en 1060, à l'abbaye de Gorze. Ils y fondèrent un prieuré de l'ordre de St Benoît en 1103. »

En 1096, lors de la première croisade, le seigneur d'Aspremont s'appelait Gobert : il avait un frère puîné nommé Arnoul.

Les deux frères prirent la croix avec Godefroid de Bouillon, leur cousin, et tous deux se conduisirent avec valeur dans cette

(1) Voir, entre autres, le *Catalogue des tres illustres ducs et connestables de France, depuis le roy Clotaire premier du nom, jusques à tres puissant, tres magnanime et tres victorieux Roy de France, Henry deuxième*. Paris, Michel de Vascosan, MDLV. In folio.

(2) Aspremont (ou Apremont), dit Dom Calmet, est à deux lieues de Commercy, à deux lieues de Saint-Mihiel, à cinq de Pont-à-Mousson, à trois de Toul. La terre d'Aspremont contient environ deux-cent-quatre-vingt-cinq (285), tant villes que bourgs et villages. En 1377, cette terre est passée à une autre famille, par suite de guerre.

(3) *Dictionnaire topographique du département de la Meuse*, par M. Félix Liénard, publié par le Ministère de l'Instruction publique. In 4, Imprimerie nationale. MDCCCLXXII.

expédition. Arnoul fut même chargé, par le roi Baudouin, du commandement d'une troupe qu'il envoya contre le Calife d'Egypte.

« En l'an mil cent et six (1106), le quinzième de décembre, dit un chroniqueur cité par Butkens (1), arrivèrent à Staveren, Homma Homminga, l'Zalyng Velerius Ockinga, Godofrid Roorda, Sixte Camminga, Focko Bottnia, Elko Liankema, avecq un chevalier Lorrain nommé Arnoul, avec lequel ils avoyent porté les armes en la terre-sainte : et peu de temps après leur dévotion les transporta à Utrecht, où ils furent reçus honorablement par l'évesque Bouchard, homme de sainte vie, lequel retint avec luy le susdict Arnoul en très grande estime, et le fist espouser une dame de haute lignage, avec laquelle il eust le pays de Lynden. »

Cet Arnoul est Arnoul d'Aspremont, dont il vient d'être fait mention. Il est le chef de la maison de Lynden, maison célèbre qui se continua dans les Alst, Boelenham, Croonenborg, Dormaele, Froidcourt, Elst et Alstbourg, Hemmen, Mussenberg, Rechem, Synderen, Vernhuysse, Waerden.

La maison de Lynden porte de gueules à la croix d'or, pour se distinguer de la branche aînée d'Aspremont qui porte de gueules à la croix d'argent. Ce sont les armes dites modernes, c'est-à-dire remontant aux croisades, et qui ont été substituées alors à l'aigle d'argent de la famille d'Este. Les Aspremont de Lynden d'Autriche et les Aspremont de Lynden de Dormaele unissent les armes anciennes aux armes nouvelles : l'aigle et la croix (2).

(1) Wilcko Iaresma, secrétaire et Chroniqueur de Frise, qui fit ledict voyage d'outre mer, cité par BUTKENS, *Annales généalogiques de la maison de Lynden*, p. 56.

(2) Les premiers portent : de gueules à la croix d'or (Lynden) ; sur le tout d'azur à l'aigle d'argent becqué et membré d'or (Este). Les seconds portent : d'azur à l'aigle d'argent becqué et membré d'or (Este) ; chargé sur l'estomac d'un écusson de gueules à la croix d'or (Lynden).

Il est temps de revenir à notre bienheureux, qui descendait en droite ligne de Gobert et appartenait à la branche aînée.

Il s'appelait lui-même Gobert comme son aïeul de la première croisade, était fils de Godefroy, petit-fils de Gobert II, arrière-petit-fils de Gobert I.

II.

Depuis la naissance du Bienheureux jusqu'à son expédition en Terre-Sainte.

Le B. Gobert d'Aspremont naquit, vers l'an 1187, d'une famille distinguée par sa noblesse depuis les temps les plus reculés (1). Nous avons dit quelle était cette famille et nous n'avons plus à nous occuper maintenant que de notre héros.

Au point de vue militaire, comme au point de vue religieux, le caractère héroïque de Gobert d'Aspremont a brillé d'un vif éclat.

Dès l'adolescence, son père l'avait distingué pour ses

(1) L'auteur de la vie du B. Gobert écrivait presque aussitôt après sa mort, et il dit : parentibus et cognatis, avisque et proavis, *ex vetustissimo tempore nobilissimis*... Si, au XIII^e siècle, il pouvait déjà dire *ex vetustissimo tempore*, c'est que la famille datait déjà de plusieurs siècles. L'origine des d'Aspremont au VIII^e siècle, sous Charles-Martel, est donc un fait que les auteurs du XIII^e admettaient et connaissaient.

Au tome III de son *Histoire de Lorraine*, Dom Calmet a consacré 90 colonnes in-folio à la maison d'Aspremont. Les généalogies qu'il donne, surtout dans sa troisième édition, sont très-détaillées. Elles sont sur quelques points, avant Gobert I, sujettes à observations, mais elle s'accordent à donner Charles-Martel et Sigisfrid comme base première.

aptitudes spéciales. Il avait une taille et une force de corps plus qu'ordinaire, une grande hardiesse, un noble cœur, une grande affabilité de paroles et de manières. Terrible et farouche même aux ennemis, il était doux avec les petits, prudent, sage dans le conseil, d'un jugement sûr, d'un caractère ferme. Il était modeste, réservé, et pourtant plein de gaieté et enclin à toute sorte de plaisanteries. Il n'était pas dénué d'ambition, mais il possédait à un haut degré, dès ses premières années, la crainte et l'amour de Dieu.

Son père, disons-nous, l'avait distingué. En effet, après avoir bien examiné les dispositions et les aptitudes de ses deux fils, il constitua Gobert, le cadet, héritier de tous ses biens et chef, après lui, du comté d'Aspremont ; Jean, l'aîné, entra dans le clergé : il fut d'abord évêque de Verdun, et plus tard évêque de Metz.

Tout entier à la vie d'un chevalier, plein d'ardeur pour sa noble profession, Gobert en subit d'abord, mais faiblement, les goûts habituels de divertissements frivoles ; mais il en reconnut bien vite la vanité et s'attacha à la pratique des mâles vertus de sa position. S'il l'emportait sur ceux de son âge dans les exercices du corps, dans le maniement des armes, il n'était pas moins leur supérieur par son amour de la justice, sa délicatesse de conscience, sa grande charité envers les pauvres, sa protection des opprimés, son respect pour le clergé, sa sollicitude active et continue envers ses subordonnés. Il était en un mot et il fut constamment le modèle des chevaliers et des seigneurs pendant la première période de sa vie.

C'est cette grande foi, c'est cette pratique constante des vertus propres à sa condition, qui lui inspirèrent la pensée d'aller combattre pour la religion en Terre-Sainte ; pour réaliser ce but généreux et élevé il s'associa, à la croisade entreprise par un Empereur dont il ne connaissait pas alors la perfidie, Frédéric Barberousse.

Il résolut donc de lever des hommes d'armes et de marcher à sa suite à la délivrance des Lieux-Saints et au secours des chrétiens opprimés.

On était en 1228 ; Gobert d'Aspremont avait alors environ 40 ans et s'était fait connaître par sa valeur aussi bien que par son habileté dans le commandement et l'administration, ces qualités avaient inspiré à l'Empereur le vif désir de l'avoir pour compagnon d'armes.

Pendant la longue traversée, au lieu de perdre le temps à des jeux monotones et inutiles, Gobert se mit à apprendre les heures de la Sainte-Vierge, en qui il avait une grande dévotion, et à les réciter régulièrement. Il faisait en outre célébrer le grand office de l'église et y assistait tous les jours avec piété.

Il ne songeait pas seulement à lui-même, mais il s'occupait des guerriers placés sous ses ordres. Il leur parlait souvent des choses de Dieu et de leur âme, des vanités du monde, du peu de durée de la vie présente, des ruses du démon, du danger des tentations, de la bonté de Dieu, du bonheur éternel de l'autre vie. Par là, il leur inspirait les pensées et les sentiments qui devaient animer ceux qui avaient pris la croix et qui étaient les soldats du Christ.

III.

Conduite du Bienheureux envers l'Empereur infidèle à ses promesses. — Visite des Lieux-Saints. — Pèlerinage à Saint-Jacques.

Quand la flotte des Croisés arriva en Palestine, la fourberie de Frédéric II ne tarda pas à se faire jour. Son but, en passant la mer, n'était pas de combattre les Infidèles, mais bien d'en-

lever leurs possessions aux chevaliers commis à la garde des Lieux-Saints.

Aussi, lorsque le grand-maître des hospitaliers de St-Jean de Jérusalem et le chef des chevaliers du Temple eurent appris le débarquement, quand ils connurent en outre la présence, dans l'armée de Frédéric d'un chevalier illustre, Gobert, comte d'Aspremont, connu partout pour sa bravoure et sa loyauté, ils s'adressèrent à lui avec confiance, lui dévoilèrent la perfidie de l'Empereur et le supplièrent de venir à leur secours.

Gobert était stupéfait : sa candeur ne pouvait croire à tant de malice. Quand l'évidence l'eut forcé d'admettre une aussi triste réalité, son parti fut vite pris. Il dispose ses troupes, il gagne le plus qu'il peut de soldats de Frédéric, et il va planter ses bannières au milieu de celles des chevaliers de Terre-Sainte qui s'étaient réfugiés sous sa protection.

Frédéric étonné demande aux siens quelles sont ces bannières. On lui répond que ce sont celles d'Aspremont et on lui raconte le départ de Gobert.

Effrayé à la pensée d'avoir à combattre un tel adversaire, et se voyant ainsi découvert, il recule devant une lutte qu'il n'ose entreprendre, et la victoire demeure à Gobert et aux gardiens des Lieux-Saints. Les Hospitaliers et les Templiers étaient mécontents de voir partir cet homme méprisables dont ils auraient voulu s'emparer ; ils se plaignaient de voir s'en aller, sans avoir subi une punition exemplaire, ce séducteur, ce persécuteur, ce chef infidèle contempteur de la justice, cet ami de toute fraude et iniquité. Mais Gobert les reprenait. Louons Dieu, leur disait-il, rendons-lui grâce. Il nous a donné gratuitement la victoire et il a fait un véritable prodige en nous débarrassant ainsi sans combat d'un prince puissant, d'une armée nombreuse, bien aguerrie et conduite par un homme très-habile, rendons grâce à Dieu (1).

(1) Les historiens n'ont pas relaté ce fait, mais nous l'avons pris dans

Et, tout entier à sa dévotion, il se mit à visiter les Lieux-Saints, à rétablir dans Jérusalem l'office continu de la prière publique, lui-même voulait, tant la nuit que le jour, assister à ces Offices. Et comme la nuit offrait des dangers réels pendant une période d'agitation et de guerre, il s'armait de pied en cap pour aller à l'église, mais il y allait, avec cette constance et cette fermeté calme qui faisaient le fond de son caractère, il priait avec ardeur, en union aux prières des clercs, et ses prières devaient être bien agréables à Dieu, venant d'un cœur si pur, d'un chrétien aussi sincère.

Il contracta alors une vive douleur dans les jambes, et au lieu de s'en affliger il se réjouissait. Réjouis-toi, Gobert, disait-il, c'est dans ton pèlerinage aux Lieux-Saints que tu as gagné cette infirmité : c'est dans ton voyage au ciel que tu pourras la montrer au juste juge comme témoignage de ce que tu as fait pour lui.

Quand il jugea son expédition terminée en Terre-Sainte, il revint avec ses compagnons d'armes, sanctifiant la traversée par la prière comme il l'avait fait au départ. Puis il fit le pèlerinage de Saint-Jacques, comme c'était alors la grande dévotion, et partout il édifia profondément le clergé et les fidèles témoins de son ardente piété.

Quand il revint définitivement en sa terre d'Aspremont, on était à l'an de J.-C. 1230. Là, il eut à exercer de nouveau son grand courage.

la biographie du Bienheureux écrite aussitôt après sa mort. Son épitaphe dont nous parlerons plus loin, dit que *l'empereur le craignait* et fait allusion à ce fait. D'ailleurs les historiens de Frédéric et autres ont avoué qu'ils ne disaient pas tout : Matthieu Paris ne dit-il pas : *que relinquinus aliis enarranda, quae mundus novit, commisit imperator in Terrae-Sanctae et animae suae detrimentum ?*

IV.

Le Bienheureux Gobert vient au secours de ses sujets, puis de son frère. — Il se fait ensuite moine à l'abbaye de Villers.

Cependant le comte de Bar s'était mis à infester d'une manière atroce la terre d'Aspremont, au point que les malheureux habitants n'osaient plus rester dans leurs maisons. De toutes parts on accourait vers Gobert et on réclamait à grands cris son secours. Gobert nourrissait alors d'autres pensées, mais animé d'indignation à la vue de tels excès, et voulant venir au secours de ses sujets, il réunit ses hommes d'armes, ses clients, ses paysans, en forme une troupe bien équipée, entre résolument sur les terres du comte et y porte le fer et le feu. Le comte de Bar n'osa pas se mesurer avec lui : bientôt il parla de paix, et on en posa les conditions pour la rendre solide et durable.

Gobert, nous l'avons vu, avait un frère qui d'abord fut évêque de Verdun, puis de Metz. Il se trouvait assiégé dans sa ville épiscopale et fort vexé par plusieurs seigneurs du pays. A sa demande, son frère accourt à son aide ; mais ne voulant pas exposer son comté d'Aspremont où la présence de ses hommes d'armes est nécessaire, il n'hésite pas à employer la ruse.

Sachant que, s'il pouvait s'introduire secrètement dans la ville et s'y faire reconnaître ensuite, la seule renommée de sa valeur produira des merveilles, il se déguise en voiturier, prend des habits grossiers tout tachés de boue, et faits plutôt de poils d'âne et de chameau, dit le biographe, que de la fine laine d'Angleterre. Ses chaussures sont dures et rugueuses : elles

n'ont pas vu l'huile depuis longtemps. Tous les autres détails de l'accoutrement font de lui un vulgaire conducteur de chevaux. Sa monture n'a que la peau et les os : elle a même perdu tout son poil, à droite et à gauche, tant elle a été fréquemment attelée au timon.

En cet équipage il eût été difficile de reconnaître le seigneur d'Aspremont. Il a avec lui deux compagnons habillés de même : facilement il parvient aux portes de Metz, où il est reçu avec enthousiasme.

L'effet attendu se produisit immédiatement. Quand les agresseurs apprirent la présence de Gobert dans la ville, ils n'osèrent continuer leurs attaques et proposèrent la paix. L'évêque de Metz, Jean, fut délivré de toute préoccupation et rendu au calme dont il avait besoin pour l'exercice de son saint ministère.

Après avoir accompli ces faits d'armes, qui étaient en même temps des actes de justice et de charité, dans les deux années 1231 et 1234, Gobert songea sérieusement à embrasser un autre genre de vie.

Sa conduite jusques là avait été bien pure, bien sainte. Si dans sa jeunesse il avait aimé les divertissements, les danses, dit son biographe, jamais il ne s'était livré à rien de déshonnête : il avait toujours été d'une chasteté tout-à-fait extraordinaire, au milieu des splendeurs, des dissipations, des occasions, des tentations de toute espèce. Il était riche et faisait de ses richesses un usage admirable : il n'y était point attaché, et il pratiquait vraiment les vertus du cloître.

Pourquoi donc voulait-il se faire religieux, lui si fervent et si bon chrétien ? C'est le secret de l'amour de Dieu : il croit ne jamais assez faire, il recherche la perfection la plus complète, et n'est content qu'après avoir multiplié les actes de dévouement envers son Créateur et son Rédempteur.

Depuis plusieurs années Gobert allait de divers côtés cherchant un monastère à sa convenance, et il n'en trouvait pas

d'assez austère. Il entendit parler d'une vierge de haute réputation, béguine de Nivelles, nommée Grimelothé. Il va la trouver et lui fait connaître ses intentions.

La pieuse personne se mit en prières et lui conseilla ensuite instamment d'aller jusqu'à Villers, où il trouverait un moine très-parfait et de bon conseil, du nom d'Abundus, et qui certainement lui apprendrait ce qu'il avait à faire.

Gobert suivit ce sage conseil et se rendit à l'abbaye de Villers. C'était au commencement de 1239. Nicolas de Sombreffe était alors abbé.

L'abbaye de Villers de l'ordre de Citeaux, était située dans un lieu choisi par St Bernard, au fond d'une vallée, sur les bords de la Thyle, (qui prend le nom de Dyle à Court-St-Etienne), évêché de Liège, aux confins des paroisses de Villers et de Tilly. Abundus dont il est ici fait mention est Abundus de Huy, l'un des saints de cet illustre monastère. Aujourd'hui ce lieu se trouve dans la province de Brabant.

V.

Le bienheureux Gobert mène une vie exemplaire à l'abbaye de Villers. — Quelques traits.

Il est presque superflu de dire que le bienheureux Gobert a mené une vie exemplaire comme religieux dans l'abbaye de Villers. Un homme aussi mortifié, un chrétien aussi fervent, un croyant aussi plein de zèle et de piété, ne pouvait manquer de devenir, ou plutôt d'être immédiatement, un religieux modèle. Tous le proclamèrent bientôt, en se réjouissant d'avoir, dans l'abbaye fondée par St Bernard, un moine aussi parfait. La vie monastique est le chemin de la perfection, assure-t-on ; pour

Gobert c'était déjà la perfection même, autant qu'elle peut être atteinte par une créature. Il faut chercher en lui de bien minimes imperfections pour ne pas le proclamer sans défaut.

Ainsi, malgré l'habitude qu'il avait contractée, dès longtemps, d'assister aux saints Offices, même la nuit, il avait de la peine à se tenir toujours éveillé ; il s'y rendait, on s'en souvient, lors de son séjour à Jérusalem. Alors il avait recours à un moyen énergique, et la force de sa volonté savait dompter la faiblesse de la chair. Il portait sur lui du poivre, dont il frottait ses dents, sa langue, ses lèvres, lorsque le sommeil l'oppressait, « et s'es-
« veillant par la force et poincte d'iceluy, dit un de ses bio-
« graphes (1), il achevoit alaiement et dévotement l'office
« divin. »

Jamais on ne le vit donner à aucun de ses frères le moindre sujet de mécontentement ; il se réjouissait quand il lui arrivait quelque affliction ; il était plein de joie quand il avait beaucoup de travail. Il subvenait aux besoins des autres, était diligent à l'oraison, zélé aux veilles saintes, exact et rigoureux aux jeûnes, fervent aux Offices. Il avait une telle vénération pour le sacerdoce, que jamais il ne voulut se laver les mains avant le repas, sans que tous les prêtres ne l'eussent fait avant lui. Embrasé de la charité de Dieu et du prochain, il s'adonnait d'une manière absolue aux œuvres de zèle et de miséricorde tant corporelles que spirituelles. C'était, à la lettre, un homme de Dieu. En peu de temps, dit le biographe cité tout-à-l'heure, « il profita au-
« dessus de ceux qui l'enseignoient. » On admirait fort comment il embrassait d'une telle façon l'austérité et la perfection de la vie régulière, malgré la délicatesse et les délices dans lesquelles il avait été élevé.

(1) Le R. P. Jean d'Assignies, abbé de Nizelle en Brabant, qui a traduit la vie du Bienheureux sur les anciennes chroniques de l'abbaye de Villers.

Un jour, se sentant fort souffrant d'une douleur d'estomac, il exprima le désir de manger un peu de poulet, afin de se remettre. On lui en prépara plusieurs et on vint en toute charité les placer devant lui. Alors il se mit à les regarder, et l'esprit dominant, comme toujours, les appétits du corps, il s'écria, avec cette énergie du vieux guerrier : « O insupportable et
« détestable gourmandise, qui tousjours comme le corbeau
« baailles et aspire à la charoigne, les allèchemens de ta con-
« voitise me surmonteront-elles ? Retyre-toi, retyre-toi, je ne
« t'obéyray pas. Je n'assouviray pas la convoitise de ma chair
« de ceste viande, que j'ay si ardemment désiré. O gourman-
« dance te rendra indigente, afin que l'iniquité du ventre ne
« domine pas sur moy (1). » Il s'informa alors de ceux qui étaient les plus malades dans la communauté, et il leur fit distribuer les poulets.

Envoyé un jour au dehors pour quelques affaires, en compagnie d'un religieux appelé Pierre, il arriva que, fatigués, exténués, ils se retirèrent dans une hôtellerie. Or, son compagnon, qui portait l'argent, fit apprêter un souper un peu plus copieux que de coutume, sous prétexte du grand travail qu'ils avaient fait. Mais comme ils s'en retournaient le lendemain à l'abbaye, Gobert pensa au souper de la veille et se mit à admonester son confrère, disant que, pour lui, sa conscience lui reprochait d'avoir fait un repas si extraordinaire, outre que c'était une dépense faite au détriment des membres souffrants de Jésus-Christ, uniquement pour satisfaire leur gourmandise. Ces propos irritèrent vivement son compagnon de route. Il eut beau s'efforcer de l'apaiser, jamais il ne put y réussir, jusqu'à ce que,

(1) Le biographe qui a écrit aussitôt après sa mort, le fait ainsi parler, dans son récit latin, traduction libre sans doute des paroles du Bienheureux.

étant descendus tous deux de cheval pour s'acquitter de leur office, comme Pierre était déjà à genoux pour réciter la prière préparatoire, Gobert se prosterna devant lui, les coudes sur la terre, les mains jointes, les larmes aux yeux, et le pria si humblement de vouloir lui pardonner les paroles peut-être trop libres qu'il avait dites, qu'alors enfin Pierre le releva et l'embrassa.

« Considère d'icy, lecteur, combien pure, humble et innocente « estoit l'âme du bon Gobert, laquelle s'accusoit d'avoir bien « fait, et cognoissoit sa coulpe, où il n'y en avoit pas. »

VI.

*Divers autres traits de la vie du bienheureux Gobert
d'Aspremont.*

Gobert trouva un jour à la porte du monastère une femme qui se lamentait sur sa disette et sa grande pauvreté. Il lui demanda charitablement en quoi il pourrait l'assister, et comme elle lui répondit qu'elle avait surtout besoin de souliers, parce qu'elle se déchirait les pieds sur les graviers des chemins, il se mit à parcourir toute la maison pour voir s'il ne trouverait pas à satisfaire cette pauvre femme. Il tomba enfin sur une vieille paire de souliers et les lui apporta tout joyeux. Mais elle, voyant qu'ils sont vieux et durcis, lui fit observer avec raison qu'ils lui feraient autant de mal que les cailloux et qu'il faudrait au moins chercher à les assouplir. L'homme de Dieu ne s'était jamais occupé de ces détails et ignorait complètement ce qu'il y avait à faire. La pauvre femme dut lui apprendre qu'avec de la graisse ou de l'huile on pouvait adoucir le cuir. Le saint alla alors chercher de l'huile, et accourut pour procéder à l'opé-

ration demandée. Malheureusement une coïncidence fâcheuse se présenta, la visite d'un gentilhomme, qui se jeta dans ses bras. Gobert eut à peine le temps de cacher le vase sous son manteau. C'était fort dangereux et l'évènement le prouva, car pendant que l'on s'embrassait l'huile se répandit, non sans se montrer sous les habits et en dehors d'une façon fort indiscrete, à tel point que les assistants se mirent à rire, et de la scène elle-même, assez réjouissante, il faut en convenir, et de l'émotion douce que leur causait une si grande charité pratiquée avec tant de bonté. Quant à Gobert, il conserva sa présence d'esprit, ne se troubla d'aucune manière, et ne fit pas voir la moindre émotion.

Une autre fois, il allait à Gembloux avec Dom Ranould, chantre de la communauté. Il demanda à son compagnon s'il n'avait pas d'argent à donner aux pauvres : oui, dit l'autre, mais seulement pour les plus indigents. Sur cette réponse Gobert lâche la bride à son cheval et va trouver une femme qu'il avait vue au loin, l'engageant à demander l'aumône au moine qui le suivait, elle le fit. Dom Ranould se faisait prier, objectant qu'elle n'était pas des plus pauvres, puisqu'elle portait du fromage et des œufs ; Gobert intercèda pour elle et finit par obtenir gain de cause. On voit que lui-même était emporté par sa noble passion, la passion de la charité.

Voyageant encore avec ce même Dom Ranould ils furent si tourmentés par les aboiements des chiens d'une cense devant laquelle ils passaient, qu'ils furent obligés d'interrompre leur office déjà fort avancé. Plus loin Gobert demanda à Ranould de lui suggérer quelque réflexion pieuse au sujet de ces cris et de ce tapage ; l'autre répondit que les chiens aboyaient tout naturellement et qu'il n'y avait là aucun mystère. — Sans doute, mon Père, dit Gobert, mais les choses naturelles nous font penser à d'autres. Il me semble pourtant qu'on peut en tirer une leçon. Les chiens qui aboient avec fureur, mais qui ne mordent

pas, ou rarement, sont l'image de ces détracteurs et de ces grands babillards, aux propos desquels on ne doit pas plus prendre garde qu'aux aboiements des chiens.

On avait dû fixer, pour ses aumônes, une certaine limite qu'il ne pouvait excéder : car il donnait si généreusement que, malgré sa grande fortune, il n'aurait pu y suffire. On avait même été obligé de lui défendre de donner ses propres habits. Il obéissait du reste avec une docilité parfaite, ce qui ne l'empêchait pas parfois de souffrir beaucoup, quand il ne pouvait pas venir au secours des malheureux.

Un jour, par exemple, en plein hiver, il rencontra un homme fort peu vêtu, lequel après avoir reçu de lui une aumône, lui demanda aussi des vêtements. Gobert n'avait plus le droit de donner les siens. Que faire ? Dans sa grande charité il veut compatir, c'est-à-dire souffrir avec celui qui souffre, selon la doctrine de S. Paul, le grand apôtre, il se retire à l'écart, se déshabille en grande partie et se met à grelotter de froid. Ses confrères et plusieurs serviteurs l'ayant découvert lui dirent : Seigneur, que faites-vous donc ? Vous mettez votre santé en péril, et même vous pouvez vous mettre en danger de mort par un si grand froid. — Je ne puis voir souffrir les membres vivants de Jésus-Christ, répondit-il, sans m'unir à eux en souffrant aussi. Puisqu'il m'est défendu de donner mes vêtements, je veux au moins faire ce que je peux pour servir mon créateur en ses membres.

Au reste, sa charité ne connaissait ni raisonnement, ni calcul, ni bornes. C'était une passion dans toute la force du terme.

Un moine du Val-Saint-Lambert, appelé Jacques, frère du vénérable Abundus dont il a été parlé plus haut, fut envoyé quelque temps à Villers pour y faire pénitence. Mais bientôt, cédant aux suggestions du démon, et infidèle à ses résolutions, il s'enfuit de l'abbaye et retourna dans le monde.

Le bienheureux Gobert en ressentit une si grande peine, qu'il

se mit à le chercher partout, dans les champs et dans les bois, si bien qu'il finit par le rencontrer auprès de Meliory. Et comme par ses paroles aimables, comme par ses admonitions et ses menaces, il ne pouvait parvenir à lui persuader de retourner au monastère, tout-à-coup, mû par un élan violent de charité, il l'empoigne par le milieu du corps, le place sur ses épaules, et l'emporte de force, profitant de la grande vigueur qu'il avait, pour réaliser à la lettre la parabole du bon Pasteur ramenant au bercail la brebis perdue. Voilà jusqu'où allait la charité de Gobert d'Aspremont, moine de Villers.

Un Vendredi-Saint, un gentilhomme, dont les affaires étaient en désordre, nommé Godefroid de Wezemaële, eût la cruauté de mettre au pillage une cense de l'abbaye nommée *Gerundium* et de livrer les religieux aux plus mauvais traitements : chevaux, bétail, mobilier, et même les ornements de l'autel, furent emportés par lui et ses complices.

Le bruit de cet acte exécrationnel étant parvenu à Villers, l'abbé et tous les frères chargèrent Gobert de se transporter à la cense, pour constater les déprédations de ce gentilhomme et faire ses efforts pour recouvrer, s'il était possible, ce qui avait été dérobé. Le bienheureux obéit, mais sorti du monastère il pleura si amèrement et ressentit un tel chagrin du sacrilège commis en un si grand jour, et du malheur qu'il avait lui-même d'être privé des belles prières et cérémonies de la semaine-sainte, qu'il en perdit la vue. Il demeura trois jours aveugle, *on ne sait par quel jugement de Dieu*, dit son biographe déjà cité, et le jour de Pâques il recouvra l'usage de ses yeux et la jouissance de la lumière. Sans doute le Seigneur voulut le faire participer à son mystérieux sommeil et lui donner un avant-goût de la résurrection. Il ne pouvait assister aux prières et cérémonies symboliques de ces grands jours, Dieu l'y avait fait participer d'une manière réelle. Il y a là quelque analogie avec les stigmates, et comme un signe sensible de la compassion à laquelle le bienheureux Gobert aimait à s'abandonner.

VII.

Le bienheureux Gobert contracte une maladie dans l'exercice de la charité. — Sa mort admirable. — Son épitaphe. — Son tombeau.

La duchesse de Brabant, Aleyde, veuve de Henry III, voulait, on ne sait pour quelle cause, usurper certains droits du monastère de S.-Pierre de Gembloux, et elle molestait et tourmentait fort cette église. L'abbé et tout le couvent dudit lieu vinrent solliciter le bienveillant et dévoué Gobert, le suppliant de venir à leur secours, en employant tout son crédit et toute son industrie auprès de la duchesse, pour adoucir les difficultés et mettre fin à un état de choses aussi fâcheux.

Le saint homme, considérant la justice de la cause, s'en chargea avec une générosité parfaite et partit sans délai, accompagné de plusieurs moines de Gembloux, trouver la duchesse. En chemin, son cheval s'emporta avec tant de violence qu'il finit par se renverser sur son cavalier. Gobert était presque aveuglé par le sang qui coulait à grands flots sur sa face vénérable, les religieux qui l'accompagnaient, accourus aussitôt à son secours, voulaient le ramener à Villers. Mais l'homme de Dieu tenait à accomplir sa mission. Je ne retournerai pas en arrière, dit-il résolument, j'irai jusqu'à la perte de la vie, s'il le faut, pour défendre votre église injustement attaquée.

Il se présenta devant la duchesse, tout couvert de sang et dans le plus pitoyable état. Mon Père, lui dit elle, qui donc vous a mis dans une situation si cruelle. — Vous-même, Madame, lui répondit Gobert. — Pour tout au monde, jamais je n'aurais voulu faire chose semblable, dit la duchesse étonnée autant qu'attristée. — Si vous n'aviez point persécuté les moines

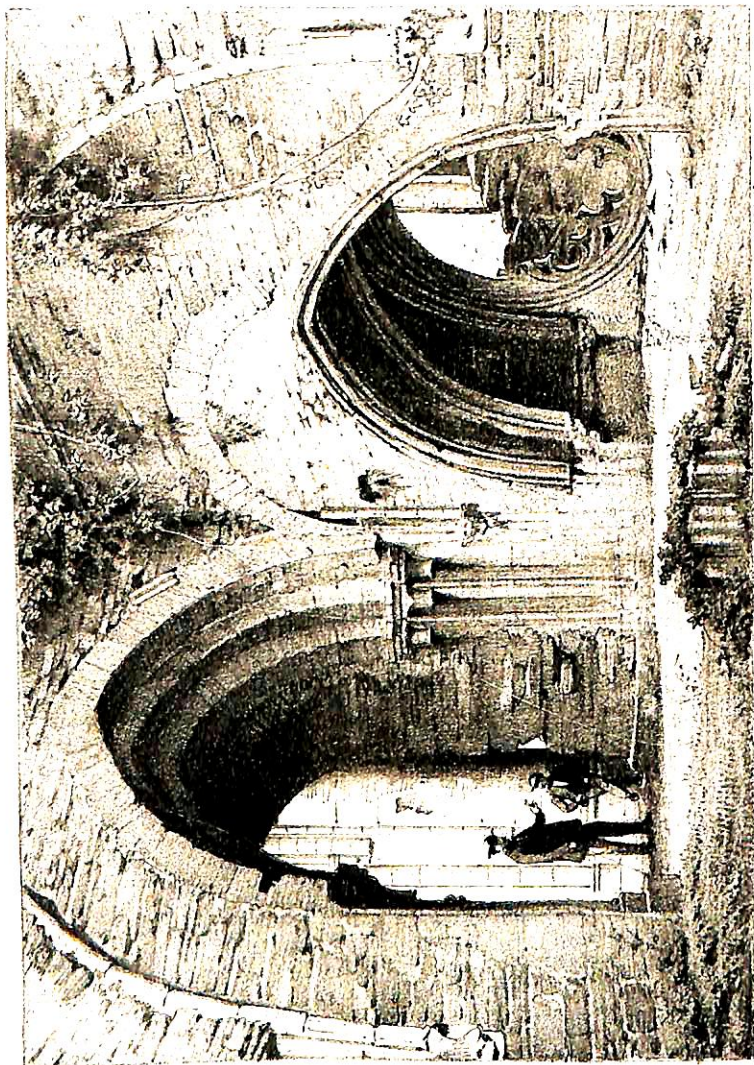
de Gembloux, cet accident ne me serait pas arrivé. Après quelques explications, la duchesse pria l'homme de Dieu de lui dire ce qu'elle pouvait faire pour lui venir en aide. — Rien de plus facile, lui répond Gobert, cessez d'inquiéter et de tourmenter les serviteurs de Dieu, et ce sera pour moi le remède le plus efficace contre mes blessures : ce sera en même temps le moyen d'éviter à votre âme les dangers qu'elle court pour son salut. Il lui dit encore quelques autres paroles, et la duchesse repentante rendit aussitôt à l'église de Gembloux toute sa liberté.

Le bienheureux Gobert s'en retourna donc satisfait du succès de sa mission, mais faible, meurtri, tout malade. On l'entraîna malgré lui à l'infirmerie, et bientôt tout son corps enfla tellement, qu'on perdit tout espoir de guérison.

Comme il avait toujours eu une dévotion spéciale au Saint-Sacrifice, on dressa un autel près de son lit, et tous les jours on venait y célébrer les saints mystères, souvent il communiait. Il vécut ainsi quelque temps, puis son état empirant, il reçut avec la plus grande dévotion les derniers sacrements au milieu de ses confrères, qui fondaient en larmes. Il rendit à Dieu son âme, le jour de la fête de Saint-Bernard, l'an mil deux cent soixante-trois, pendant le second nocturne des matines.

« Son âme, dit le révérend Prélat d'Assignies plusieurs fois
« citée, son âme fut portée au Ciel par les Anges, pour y estre
« couronnée, et son corps enterré devant les degrés qu'on
« monte du cloître en l'église, au costé droict, où est dressé
« un monument de marbre eslevé, sur lequel Gobert est couché
« en effigie de moine, les religieux passant devant s'inclinent
« comme devant une image sacrée. »

Nous donnons ci-contre une représentation exacte de ce monument, qui fut modifié en 1648, alors qu'un descendant de la famille du bienheureux, Ferdinand, comte de Lynden et Rechem, et son épouse, Élisabeth de Furstemberg, vinrent prier Dieu, par l'intercession de leur saint parent, de bénir



d'après le dessin de l'abbé de Gembloux.

Armes modernes
Blanche enclelle

Armes anciennes
Blanche aînée

leur union. Ayant vu leurs vœux exaucés, ils lui firent construire ce magnifique tombeau, orné de treize niches, avec clocheton et pinacles à crochets. « On peut encore admirer la voûte à nervures croisées, retombant sur des colonnettes à chapiteaux garnis de crochets, qui se dessinait au-dessus du tombeau ; au fond se trouve une belle fenêtre circulaire à sept rosaces richement découpées. Cette fenêtre, aujourd'hui bouchée, s'ouvrait jadis sur le transept de l'église (1). »

Molanus a parlé du Bienheureux Gobert d'Aspremont dans ses *Natales Sanctorum Belgii* et dans son *Martyrologe* au 20 août ; Aubert le Mire le cite également, ainsi que Guillaume Gazet et Henriquez dans son *Fasciculus Sanctorum Ordinis Cisterciensis*, et d'autres encore.

La vie que nous venons d'écrire a pour base principale celle qui a été composée aussitôt après sa mort par un religieux de l'abbaye et qui a été publiée par les Bollandistes. Elle est écrite dans un style un peu emphatique, et c'est sans doute l'enthousiasme d'un jeune religieux qui a conduit la plume, mais les faits s'y trouvent et nous avons eu soin de les dégager, pour les exposer avec plus de simplicité.

L'épithaphe que nous allons reproduire a aussi été faite immédiatement après la mort du saint. Nous la copions dans Butkens, qui l'a prise dans les chroniques de l'abbaye de Villers.

Ces vers, ou bouts-rimés doublement, si on l'aime mieux, ont un grand cachet de l'époque. Il est difficile de les assujettir à un rythme bien régulier, mais ils affectent l'allure de l'hexamètre, tout en y joignant les rimes, non-seulement extérieures, ou de la fin de chaque vers mais aussi intérieures ; pour mieux faire sentir cette facture, alors fort à la mode, nous l'avons noté, en séparant par le signe — les deux moitiés inégales de chaque vers.

(1) *L'abbaye de Villers*, par M. l'abbé Vos, Louvain, 1867, p. 129.

On trouvera dans ces vers toute l'histoire du Bienheureux Gobert. Plusieurs traits sont à remarquer. *Ipsam Cæsar metuebat*, y est-il dit en mémoire de sa conduite courageuse en face de Frédéric II. Ses autres expéditions sont également rappelées. Les citations scripturaires y sont fréquentes ; les éloges sont vivement sentis, les prières sont ardentes, tous les sentiments élevés. Outre l'intérêt spécial de cette pièce, comme épigraphie, comme témoin qualifié et monument contemporain de la vie du Bienheureux, c'est encore un exemple de la richesse de pensées et de sentiments que l'on déployait alors dans la louange des morts. Mais il est temps d'en donner le texte.

E. VAN DRIVAL.

EPITAPHIUM
Nonni Goberti

COMITIS ASPERI-MONTIS

postea humilis monachi villariensis

Hæc qui metra legit — cognosceat quis fuit iste,
Quem lapis ista tegit, — modo conjunctus tibi, Christe.
ASPER MONTIS aluit — GOBERTUM, qui monachari
Villari voluit — et ibi monachus tumulari.
Iste putabatur — alter Judas Machabæus,
Esse videbatur — evangelicusque Zachæus.
Immò plus isto — qui dimidium tribuebat,
Omnia pro CHRISTO — cum Petro despiciebat.
Nobilis iste fuit, — ipsum Cæsar metuebat,
Moribus emicuit, — imis summisque placebat.
Fortis erat miles, — famosum nomen habebat,
Turmas salesque — bygantis more terebat;
Turcas odibiles — CHRISTO bellando premebat;
Personas humiles, — inopesque frequenter alebat.
Hic rigidus flexit, — pacem libens faciebat,
Lapsos erexit, — et matris more fovebat;
Lætus porrexit — inopi quæcumque petebat.
Mundum despexit, — quoniam sibi mundus olebat.
Omnes inspexit — miseros oculo pietatis,
Illis quos rexit — fuit exemplar probitatis;
Nunquam neglexit — pupillos sive pusillos,
Immò dilexit — quasi pater vel mater illos,
Nudos contexit, — aluitque fame maceratos;

Omnes correxit — pro posse suo sceleratos.
Semper protexit — miseros fovitque benignè.
Angelicus vexit — chorus hunc super æthera dignè.
Ægri sanantur — si puro corde petant te,
Per te curantur — qui devotè rogitant te.
Inclyte confessor — Domini, speculum monachorum,
Nunc intercessor — sis pro culpâ populorum.
Hujus sculpturam — qui considerat monumenti,
Mortem venturam — meditetur corde gementi.
Deficiam clamat — mundus, verè quia sic est;
Mundum si quis amat — CHRISTO contrarius hic est.
GOBERTUS cernens — quasi fumum gaudia mundi,
Divitias spernens — quæ causam dant pereundi,
Mundum deseruit — pro te pie, CHRISTE, libenter;
Factus et indè fuit — monachus vixitque decenter.
ASPER-MONS doluit — pro GOBERTO vehementer,
Quem monachum tenuit — Villare satis reverenter.
Hic pietate fluens, — quasi Dorchas sive Tabita,
Pauperibus tribuens — vestes, pius Israelita.
Palmas extendit — inopi, dando sua lætè,
Omnes defendit — viduas fovitque quiete;
Implens officium — Marthæ simul atque Mariæ,
Exhibuitque pium — se cunctis, more Tobia.
Hic animosus erat — pollens morum probitate,
Ipsi cor dederat — CHRISTUS plenum pietate.
Cæco lumen erat, — pes claudo : nam miserorum
Hic pater extiterat, — tutorque benignus eorum,
Ecclesiæque Dei — tutor fuit iste fidelis
Munitus fidei — clypeo : fruitur modò cœlis.
Ecce revelatâ — CHRISTUM facie speculari.
Luce fruens gratâ — cum sanctis glorificatur.
Gaude, Villare, — de milite tam generoso,
Multùm lætare — de thesauro pretioso.
Nemo narrare — poterit plenè tua gesta.
Tecum regnare, — Deus omnipotens, mihi præsta.
Per te salvemur, — confessor, mortis in horâ,
Ne condemnemur; — pro nobis omnibus ora.

AMEN.